

Denise Desautels. *Tombeau de Lou*. Montréal: Éditions du Noroît. 2000. p. 134.

Ce livre n'est pas une simple histoire d'amour, c'est le récit poétique d'une déchirure au sein de notre condition. Après le décès de Lou, l'auteure communique le choc irréparable de la perte, cycle dramatique ressenti comme trahison de l'établi, réel revers du temps. *Tombeau de Lou* de Denise Desautels nous amène au moyen d'une prose lyrique dans un univers clinique qui éveille notre angoisse existentielle. Ce faisant, le recueil libère la langue de ses contraintes formelles par l'acte de création littéraire. Les mots s'associent de manière originale et les idées générées montrent les sources de l'aventure humaine. De prime abord, le titre de cet ouvrage nous surprend par son jeu de sonorités. Aux consonnes sourdes et aux sonores se mêlent les voyelles nasales et orales, discrètes et fermées. Par homophonie Lou ramène à notre imagination l'image de la bête canine et par extension son hurlement énigmatique dans un temps qui échappe à notre espace.

Le recueil s'ouvre par une référence à l'enfance suivie d'une série de treize photographies en noir et blanc d'Alain Laframboise. Les impressions qu'elles communiquent sont elles-même insolites. On peut lire les lignes d'introduction suivantes : « On dirait un jouet d'enfant, une toupie dont la pointe... » servant à son équilibre « aurait été remplacée par une soucoupe. » On entre dans un univers de métamorphose liée au regard. L'imagination prend le dessus et le jouet aboutit à la représentation d'un canard qui « restera sans ailes » condamné à perdre sa liberté et à faire la toupie. Les photos de Laframboise sont statiques, elles dégagent une froideur liée au thème de la mort et de la solitude.

*Tombeau de Lou* est composé de 12 sections qui peuvent être considérées selon moi comme 12 sous-titres. Dans le premier volet *Le déplacement de l'ombre*, la mort ne s'annonce pas, elle s'impose par la perfection de sa « sournoiserie ». Et cela, malgré la persistance du soleil qui s'infiltré au milieu de la douceur du jour avec ses ombres. Le réel est perçu tel un magma souffrant ou l'espoir est une arme dangereuse. Cependant, le temps est insuffisant pour le nombre de formes qui veulent naître. Cette partie du recueil laisse apparaître un souci de résistance et de négociation.

À travers cette œuvre, l'auteure est en conflit perpétuel avec l'impossible. La nature du temps et celle des sens, qui nous constituent, représentent le dilemme philosophique à la base de l'angoisse existentielle exprimée par Denise Desautels. Elle écrit un peu plus loin « Le temps est remis en question dans le réel » (67). Le toucher, la présence et sa face cachée, l'absence, semblent avoir une difficulté énorme à se frayer un chemin au milieu de l'évanescence. Le thème de la douceur est ici persistant. Il est lié à l'existence d'un corps qu'il faut retenir. On tourne « autour d'elle comme autour d'une pensée » pour qu'elle laisse ses traces. Le corps se défend en vain contre la maladie. L'auteure écrit : « Trouée par l'obscénité du réel, tu deviendras illisible » (45).

Dans la deuxième section de ce recueil intitulé, *L'étrangeté absolue des faits*, Denise Desautels ausculte les étapes vers la phase terminale. Des ponts transpoétiques sont faits avec les tableaux de Caravage (51), de longues phrases hachurées de virgules scandent les pages (55) et peuvent alterner avec des phrases extrêmement courtes.

Dans la partie intitulée *L'autre et l'une*, nous pouvons noter une préoccupation spirituelle. Notons l'inversion de l'expression ou la priorité va à l'autre. Le doute qui s'empare de l'humain devant la perte de l'être aimé transpire à travers des phrases interrogatives courtes et parfois sans verbes (conjonction + préposition, déterminant + nom, etc.). L'après est redoutable car l'une reste seule avec l'absence irréversible. On aimerait demander à l'auteure qui a écrit : « Comment articuler

des mots quand sa rage n'est plus muette ? » Où peut-on trouver l'antidote ? La vie est-elle un poison que l'on ingurgite à petite dose ? Comment empêcher le souvenir de s'enfuir ? Quelle sorte de barrière représente le langage ? La mort ne rapprocherait-elle pas de la langue ? L'absence de l'être ne devient-elle pas l'absence du mot, l'absence de la voix porteuse de sens ? Le verbe n'est-il pas déjà un état passé, l'absence d'une réalisation, celle d'une forme qui ne se reproduira jamais plus ? »

Devant le réel, le langage perd sa capacité de décrire la réalité tout autre et non moindre qui habite l'expérience humaine. Le référent devient incongru. Le corps, tel tout système fonctionnel mesurable et servant à communiquer un besoin, perd de sa pertinence devant le complexe situationnel, physique, cognitif et émotif qui déjoue les limites de toute structure matérielle et matérialiste. Le thème de l'altérité est lié ici à la connexion dialogique qui s'instaure chez l'une et qui subsiste malgré l'absence de l'autre dans l'espace de la mémoire.

Ce recueil d'une sensibilité extrême appelle la maturité et exprime l'importance vitale de l'autre dans la constitution de sa propre unité. Il suggère une réflexion sur les limites de la langue à exprimer le sens (ses énonciations et ses silences). Denise Desautels est une « archéologue de l'intime. » Comme elle l'a dit lors d'une entrevue avec Blandine Campion, « le langage représente pour elle la possibilité de pénétrer toute l'opacité qui nous habite, qui habite le monde. » (Le Devoir 13-14 mars 1999)

**Lélia Young**  
*Université York*

**Patrick Kéchichian, *Les origines de l'alpinisme, exercices spirituels*. Paris : Seuil, 2001.**

**V**oilà un livre roboratif. Sans en avoir l'air, au bout de ses mille et une questions-réponses, l'auteur nous fait parcourir un chemin intellectuel, voire spirituel auquel on ne s'attendait pas. Tout l'ouvrage en effet bruit d'incessantes questions auxquelles de longues phrases répondent, le plus souvent indirectement. Ça et là s'insèrent des « brèves » de parcours autobiographiques dont on comprend assez vite qu'ils sont fictifs. Quant à celui, ou ceux qui posent les questions et ceux ou celui qui formulent les réponses, c'est le mystère. De nombreuses voix s'entremêlent (on pourrait en dénombrer quatre ou cinq) mais qu'on ne parvient pas à définir à la première lecture. Pour rythme unique ces tirets qui introduisent le dialogue.

En fait, il s'agit d'un monologue habilement caché. Le moi se diffracte dans ces multiples énonciations, autant questions que répons. Il se multiplie ainsi parce qu'il se refuse. Pour le moins il refuse l'épanchement narcissique qui fait trop de bruit dans la littérature contemporaine. On n'est pas loin de penser, paradoxalement, à Jean-Jacques Rousseau, dont le projet était de tout dire, dans une perspective morale. Ici, l'auteur dans une grande franchise n'évite aucun des pièges tendus par la conscience, bonne ou mauvaise. Il suscite lui-même, grâce à ces voix multiples, les interrogations, les hésitations, les retours, si ce n'est les reniements.

Cette forme dialoguée fait penser à Platon. La méthode maïeutique fonctionne ici à perfection, car elle plonge au plus profond de la conscience. N'ayons pas crainte non plus de penser que les questions sont trop habiles et couvent les réponses habillées d'avance. L'auteur a tout prévu. On ne s'en sort pas. C'est notre propre conscience qui peu à peu, alors, se prend à s'interroger. C'est tout l'intérêt de ce livre : préserver l'intégrité du lecteur, fût-ce